darmes la pru- chemins)

trième position. Il y avait de quoi frissonner...

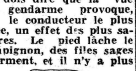
Ma conductrice faisait preuve d'une prudence inaccoutumée. Elle frôlait à peine le cent à l'heure (de toute façon, ma jolie voiture ne peut pas faire mieux...).

— Tu te laisses gratter par tout le monde, remarqua-t-il.

Nous laissâmes des traces de notre passage...

Piquée au vif, elle demanda à la machine un effort supplémentaire, juste au moment où, me sembla-t-il, il y avait un ralentissement général. Ralentissement qui me fut bientôt expliqué par la présence, à un carrefour, de quelques subtils représentants de la gendarmerie.

Je dois dire que la vue d'un gendarme provoque, chez le conducteur le plus vivace, un effet des plus salutaires. Le pied lâche le champignon, des files sages se forment, et il n'y a plus



Le pharmacien, ma foi, ne regrettera pas sa journée...

d'infractions au fameux code de la route dont chacun parle mais que personne ne connaît.

Ainsi, mieux que toute croisade persuasive, la peur du gendarme est le commencement de la prudence.

Malheureusement, le gendarme, quoi qu'on pense, est assez rare.

Dès qu'on l'a perdu de vue, les mauvais instincts reparaissent. A nous l'espace, et tant pis pour le voisin !...

Ainsi agit-elle, la charmante femme de ma vie ! Elle semble ignorer les piétons les virages, les poteaux de signalisation, et en particulier ceux qui sont là pour prévenir que la route est étroite, ou bien qu'elle est glissante, ou qu'il y a (plus loin) un croisement particu-

Mon nouveau chauffeur veille sur ma sécurité.

lièrement dangereux. La femme de ma vie, malgré ses belles résolutions du début, parut bientôt avoir oublié ces vulgaires contingences. Quant à moi, je ne tardai pas à le regretter amèrement :

— Attention ! eus-je à peine le temps de crier...

Mais il était déjà trop tard. Nous avions justement percuté dans un de ces poteaux qui annonçait que le chemin était en dos d'âne...

Quand je repris conscience du monde extérieur, un aimable pharmacien m'enveloppait de bandelettes. La femme de ma vie, qui était indemne (bien entendu), me considérait avec intérêt :

— C'est le pare-brise, m'expliqua-t-elle avec obligeance.

— Et la voiture ? murmurai-je.

— La dépanneuse est partie, fit le pharmacien...

Ainsi, prématurément, se termina ce joli week-end printanier. Je n'ai pas été au bar du Soleil, je n'ai pas rencontré mon brave commodore, et j'ai perdu mon beau frac de louage...

Et, dans le cadre de cette croisade de prudence dont l'utilité n'est pas à démontrer, je me suis promis, bien promis, de ne plus, dorénavant employer que de très grosses automobiles, de préférence vertes, avec un gros numéro et un prudent chauffeur vêtu d'un uniforme et coiffé d'une belle casquette...

Carlo Menotti (39 ans) sacré César (de l'Opéra) par son « Consul » rêve d'être sifflé

Il y a quinze jours, Gian Carlo Menotti était célèbre en Amérique, hué en Italie, encensé en Suisse, critiqué en Angleterre et inconnu en France.

Il ne fallut qu'une soirée, il ne fallut qu'une salle pour que cet Italien de 39 ans devienne soudain l'homme dont on parle. Son opéra, *Le Consul*, est beaucoup plus qu'un succès : c'est une révolution qui guillotine impitoyablement les rochers de carton-pâte, les ténors grassouillets, les jeunes premières de soixante ans, les clins d'œil au public, les chanteurs en bois et tout cet arsenal de conventions qui constitue le théâtre lyrique.

Le Consul, c'est aussi passionnant que *Le Troisième Homme*, c'est aussi violent qu'une pièce d'Anouilh, c'est aussi oppressant que *Le Zéro et l'Infini*, et pourtant on y chante, on y chante tout le temps. C'est en quelque sorte une pièce chantée par de grands comédiens aux voix bouleversantes.

Le public le plus dur pleura

Malheureusement, si le langage de la musique est international le texte qui l'accompagne est anglais, ce qui rebutera peut-être une partie du public parisien et le privera de quelques joies. Je pense en particulier à cet instant où l'héroïne du *Consul* — une jeune femme désespérée qui essaye en vain d'obtenir le visa grâce auquel elle pourrait sortir du pays totalitaire où elle est traquée pour rejoindre son mari dans un pays libre — supplie pour la centième fois l'impassible secrétaire de l'invisible consul. Cent fois on lui a dit : « Remplissez cette fiche, et ce questionnaire, et celui-ci, et revenez demain. » Alors, à bout de forces, de nerfs, elle reprend en un pathétique solo la série des questions :

— Nom ? Magda Sorel. Age ? 33 ans. Mais qu'est-ce que ça fait ! Mon nom ? Mon nom ? Mon nom ? Voilà ma réponse. Mon nom est femme. Age ? Encore jeune. Couleur des cheveux ? Gris. Couleur des yeux ? La couleur des larmes. Profession ? Attendre, attendre, attendre... »

Le soir de la première, le public le plus dur du monde pleura à cet instant. Edwige Feuillère voyait *Le Consul* pour la troisième fois.

L'homme qui vient de créer l'opéra moderne a le visage mobile des Italiens, un air buté d'enfant gâté qui sourire : « Quoi, encore un train électrique ! » ... et dont l'œil brille soudain quand il peut jouer avec une vieille bobine.

En Italie, où sa famille est demeurée, on ne le prend pas très au sérieux. Un petit frère doué pour la musique, ce n'est pas extraordinaire là-bas. Et les neuf enfants de M. Menotti, importateur enrichi dans le commerce avec l'Amérique du Sud, aimaient également aller dans la loge de papa à la Scala de Milan lorsque Toscanini dirigeait l'orchestre.

En Amérique, Gian-Carlo est illustre. Deux de ses opéras ont été montés au Metropolitan ; les places pour *Le Consul* étaient louées un an d'avance, et il est le seul auteur qui ait vendu une œuvre à Hollywood avec un contrat par lequel il est interdit d'y changer une virgule.

En Italie, c'était un petit garçon « très beau, dit-il, jusqu'à ce que mon nez ne se soit mis à pousser ! », qui s'ennuyait beaucoup à l'école, qui mettait en musique tout ce qui lui tombait sous les yeux, y compris les vers les plus érotiques de d'Annunzio et les petites annonces des journaux et qui, avec le sens italien de la tragédie, de l'amour et de la mort, écrivait de terribles drames pour les cinquante marionnettes de son guignol. Il était passablement insupportable et faisait les délices des dames de la bonne société milanaise qui s'extasiaient devant « l'enfant prodige ».

En Amérique où il arriva à 16 ans sans savoir un mot d'anglais, il n'était rien, moins que rien. Mais il avait la chance de posséder une mère intelligente, énergique qui, au lieu de s'extasier devant ses balbutiements, le conduisit au chef d'orchestre du Metropolitan Opera et demanda :

— Qu'est-ce que le doit faire de ce garçon doué et indiscipliné ?

Le père de Gian-Carlo était mort. Même Menotti avait fait un voyage en Amérique du Sud pour régler ses affaires en suspens et c'est au retour qu'elle s'était arrêtée à New-York.

A vrai dire, elle nourrissait un faible pour Gian-Carlo parce qu'à 4 ans l'enfant avait fait l'objet d'un miracle. Il était paralysé d'une jambe. Sa mère, fort croyante, le conduisit devant la statue de Notre-Dame du Mont. Elle deux prières que Gian-Carlo se mit à trotter : il était guéri.

Il ne se souvient pas de cet incident, il regrette aujourd'hui d'être incroyant et de n'avoir plus de foi « que dans la foi », mais on trouve tout cela aussi dans son œuvre : les mères désespérées jusqu'aux entrailles, les petits enfants qui meurent, l'impuissance et méditerranéenne de la douleur...

Bref, Gian-Carlo entra à l'Institut musical de Philadelphie où le maître Scarvo lui tint à peu près ce langage :

« Si j'accepte de vous donner des leçons de composition, vous prendrons tous les deux l'engagement suivant : je vous promets que je serai impitoyablement sévère. Et vous me promettrez de travailler, ce qui ne vous est encore jamais arrivé. » Enseignement conclu... et tenu avec beaucoup de soupirs. Mais en sortant de l'Institut de Philadelphie, Menotti connaissait tous les mystères de l'harmonie et du contrepoint. Il avait appris tout ce qui se peut apprendre, et les compositeurs plus ou moins agacés par son succès qui lui dénient l'originalité dans l'inspiration sont obligés de reconnaître que sa technique musicale est supérieure.

Il eut la chance de rencontrer un étudiant, Sam Barber, qui avait appris l'italien. Les premières fois que Barber l'invita chez lui, Menotti passa quelques moments affreux en face de la mère de son camarade qui ne parlait

Carlo Menotti.

qu'anglais. En sortant, il murmura :

— Pardon, madame... J'ai beaucoup de pensées, mais j'ai trop peu de mots.

Maintenant, il parle un anglais parfait adoucl par l'intonation italienne. Il écrit en anglais tous les textes de ses opéras et il vit, dans une grande maison entourée de forêts, avec Barber et un autre ami, poète de son état.

Ses amis l'accusent en riant d'avoir « une âme de concierge... » parce qu'il est curieux comme une chatte, parce qu'il est puéril, volubile, enthousiaste, parce qu'il rit et pleure facilement, parce qu'il aime les chemises de soie, les jolis boutons de manchette et qu'il les arrache dans de grands élans dramatiques lorsque son travail ne marche pas comme il veut.

Ses deux premiers opéras furent montés au Metropolitan. Le premier eut un honorable succès, le second un échec et Menotti sortit de la vénérable maison horrifié par les décors, la mise en scène, la couche de poussière et d'ennui sous laquelle croule dans le monde entier le théâtre lyrique.

— Le public du Metropolitan n'est pas un public, dit-il, c'est une mauvaise habitude.

Et il décida de monter désormais ses spectacles tout seul, en toute indépendance, et de régler lui-même les plus infimes détails.

Et, un soir, sur une scène de Broadway, on affiche *Le Téléphone* et *Le Médium*. Quelques rares spectateurs qui se trouvaient dans la salle subirent, stupéfaits, le choc d'une révélation.

Le Téléphone est l'histoire charmante d'un jeune homme qui essaye de déclarer son amour à une jeune fille. Mais, comme il est de son temps, il est sans cesse interrompu par la sonnerie du téléphone. Alors il s'en va... et il téléphone à la jeune fille.

Le Médium était interprété par une extraordinaire comédienne-cantatrice, Marie Powers, grosse dame joviale et étrange qui fit, dit-on, il y a vingt ans vœu de chasteté et d'abstinence, qui va à la messe tous les matins et qui crut en Menotti.

Dans un hôtel voisin du théâtre, Gian-Carlo avait loué une chambre pour compter, par la fenêtre, les entrées. Fumant cigarette sur cigarette, fébrile, il guettait chaque passant. Celui-là, allait-il se laisser tenter par l'affiche ? Non. Il s'éloignait. Et celui-là... Et cette dame. Ah ! elle entrait.

Son succès l'effraie et l'enchante

Les critiques, stupéfaits de ne pas s'ennuyer à un opéra, furent encourageants. Le premier soir, il y eut cinquante spectateurs. Le second aussi... mais c'étaient les mêmes. Deux mois après, la partie était gagnée et la salle comble.

Lorsque, un an après, il donna *Le Consul*, il y eut le premier soir cent mille dollars de location.

— Comment a-t-il fait, se demanda-t-on, pour trouver un prestidigitateur qui chante ?

Mais il avait trouvé un ténor, puis l'avait martyrisé pendant six mois jusqu'à ce qu'il devienne un bon prestidigitateur.

— Je tiens un succès, se dit Menotti. Maintenant le temps est venu d'être humble...

Il résista à toutes les propositions de contrats qui ne lui accordaient pas une entière liberté.

— L'opéra est un art, dit-il, pas un placement.

Mais quand la Scala de Milan lui proposa de monter *Le Consul*, après avoir refusé ses cinq autres opéras, il se dit :

— Enfin, la famille va voir que je ne suis pas un farceur !

Toscanini avait pleuré d'émotion, Laurence Olivier avait fait scandale à Londres parce qu'il avait oublié toute réserve britannique pour hurler d'enthousiasme, mais Milan hurla de rage.

Un critique célèbre rendit l'invitation qui lui avait été envoyée, s'acheta une place et s'y installa avec un sifflet. La moitié de la salle injuria l'autre, ce fut une belle soirée.

A une conférence faite en Amérique, Menotti avait déclaré :

— Levez-vous et applaudissez si vous aimez ma musique, jetez-moi des pommes de terre si vous ne l'aimez pas, mais ne restez pas assis !

Les Italiens ne restèrent pas assis et allèrent jusqu'aux menaces de mort. C'est un étrange phénomène, cette impuissance italienne à admettre le talent des jeunes doués ma musique, cette rage de dénigrement qui a atteint, avant Menotti, les grands films de ces dernières années qui durent aller se faire applaudir à Paris, à New-York tandis qu'on les boudait à Rome.

On l'accuse à la fois de plagiat et de sacrilège, on le traita de « provocateur impérialiste » et son nom figure maintenant sur la liste noire soviétique.

Paris, en revanche fut quasi unanime, avec des nuances dans l'enthousiasme et quelques allergeurs du côté des compositeurs qui tiennent à vous expliquer que la musique de Menotti n'est rien moins qu'originale. Et on a terriblement envie de leur dire :

— Puisqu'il suffisait d'imiter, puisque c'était si facile, que ne l'avez-vous fait au lieu de dégoûter le public des spectacles musicaux et de nous condamner à *Faust* à perpétuité ! »

— Ce que j'écris est très triste, déclare Menotti avec un vibrato dans la voix, parce que la race italienne est très triste...

Et puis, mélancolique, il avale un pernod à minuit, mâchonne quelques allumettes et, brusquement hilare, applaudit frénétiquement « Les Frères Jacques ».

Il a la légèreté, la brusquerie enfantine de ceux pour qui la vie est un jeu où ils ont toujours gagné, mais parce qu'il est profondément Européen bien qu'il vive en Amérique depuis plus de vingt ans, il est aussi très vieux.

Son succès l'enchante et l'effraye en même temps. Il sait que les grands succès empoisonnent l'âme et déshumanisent jusqu'à transformer les triomphateurs en grands clowns vides ou neurasthéniques. Et il a peur.

Alors il dit :

— Il faudrait que mon prochain opéra soit un four... Oui, ce serait excellent pour moi...

Si vous habitez Paris, si vous passez par Paris, essayez d'aller voir *Le Consul*, cette troupe qui réunit à la fois la perfection de la maturité et l'enthousiasme de la jeunesse, ce chef d'orchestre de vingt ans, cet opéra où l'on ne chante pas : « Fuyons, fuyons, fuyons sans bruit... », mais les grands thèmes modernes de la douleur humaine qui ne s'exhalent plus autour de la petite table de *Manon*, mais dans les bureaux anonymes où d'humbles voix supplient : « Donnez-moi un passeport... »

Françoise GIROUD

LA VARENDE A CRÉÉ LE PHALANSTÈRE DE KERSARDINE AVEC « Indulgence plénière »

Jean de la Varende présente, à travers les tristes buées de la littérature contemporaine, la figure insolite d'un Normand haut comme un chêne, toujours prêt à partir pour la croisade et buvant sec, comme un gentilhomme de grande qualité. Il faudra sans doute, à l'avenir, nuancer ce portrait. Le nouveau roman de La Varende, *Indulgence plénière* (1) pourrait, en effet, faire songer à une histoire imaginée par François Mauriac, si le romancier normand n'était totalement dépourvu de cette férocité amère qui distingue le romancier bordelais. Histoires de famille, intérêts, passions secrètes, erreurs, catastrophes et rachat, tout cela prend de vives et délicates couleurs parmi les saisons de Normandie. Le livre s'ouvre dans une lumière heureuse, dans la tendresse familiale et fleurie d'un anniversaire de printemps. Il se ferme avec les ombres de la mort, lorsque le petit monde où le conteur nous fait vivre se désagrège lentement. Mais le point final s'éclaire de ce mot magnifique : « absolution ». Et, parmi ces personnages qui quittent doucement la terre, avec la rémission de leurs péchés.

Cette fois, La Varende a abandonné les époques anciennes où il a coutume de rechercher ses puissantes figures. *Indulgence plénière* se passe à notre époque, entre les deux guerres mondiales. Mais on y découvre, malgré tout, des personnages qui ont l'air d'émerger d'un autre temps, avec des mœurs désuètes, des manières honorables et gracieuses. Ainsi le héros du livre, M. Georges Chapelle, porte encore une redingote double de soie et pintée à la taille, des pantalons de drap satin, le gilet blanc et la régate de yacht. L'été, il sort le chef coiffé d'un chapeau canotier, dit « camember », une ombrelle vert et blanche à la main. Il possède une antique Panhard au derrière majestueux, luisante de tous ses cuivres, et qui paraît sortir en grondant de la préhistoire. « Le roman français, c'est la province », a dit le bon critique Albert Thibaudet. Si cela est vrai, La Varende possède au plus haut le degré le caractère essentiel du romancier français. Son *Indulgence plénière* respecte de vénérables traditions. Par exemple, l'action se passe dans un « domaine », avec un parc et des industries à la Georges Ohnet. Il y a là une femme autoritaire, une « maîtresse-femme », comme on dit, Mme Olmer, qui fait tout marcher à la baguette et plie tout à sa volonté. Son mari, Mme Olmer, le maître-se-femme, ne peut, comme il se doit, tolérer pareil scandale. Ou bien M. Georges quittera le domaine, ou bien il chassera le maestro séducteur. Eh bien ! M. Georges pour une fois tient le coup. Il met en marche la vieille Panhard, divinité tutélaire, et, flanqué de Gabrielle et de son artiste, au milieu d'un bric à brac brodrigieux, fait force rames vers une bicoque insensée, baptisée « Kersardine » par des propriétaires sans goût.

Là s'installe un phalanstère plus qu'étrange. Il ne tarde pas à être enrichi par Madeleine, la fille bâtarde de M. Georges, une vierge ardente et pieuse de quinze ans, qui porte des jupes beaucoup trop courtes pour sa chair et sa beauté. Un bonheur fait d'allures ésotériques transfigure ce surprenant équipage. Mais, chose curieuse, le départ de M. Georges dégrade le domaine de Mme Olmer. Le vieil inutile était peut-être l'âme de la maison et, sans lui, Mme Olmer se dégrade de ses entreprises, parle de bazarder les industries, révolte des ouvriers. Tout le pays, où M. Georges était si populaire, renie maintenant son ancien maître. La malédiction pèse sur Gabrielle, sur l'exquise Gabrielle. Les menaces se font plus précises. Le maestro, ancien guerrier, a l'arme de grenades. Mais, rien ne peut empêcher le phalanstère d'aller à la dérive. Les accidents, la ruine, la honte s'abattent sur ces têtes innocentes et folles, tandis que la petite Madeleine pose sur le monde des yeux troublants, pleins de ces idées qui ne peuvent, si l'on ne sait pas les chercher, dans le parc du domaine, des ombres mystérieuses qui ont fini par nous toucher.

Jean de La Varende est certainement un écrivain inactuel. Il est beaucoup plus près de Guillaume le Conquérant que de Jean-Paul Sartre, et l'on a l'impression que les grands mouvements littéraires, les grands mouvements d'idées de notre époque ont passé près de lui sans l'atteindre. Le surréalisme, l'existentialisme, Proust, Giraudoux, peut-être qui a-t-il jamais entendu parler. Il lui faut des forêts et des navires, du calvados et des belles filles, des idées de noblesse intransigeante et familière, du courage, de l'honneur et la lutte, le dos au mur, pour le vieil idéal perdu. Mais qu'est-ce que cela pourra faire aux temps futurs, lorsque l'on ne sait pas très bien à quelle époque M. Jean de La Varende a existé ?

Kléber HAEDENS

(1) *Bernard Grasset, éditeur. Les Cahiers Verts.*

Un document capital

Mon voyage en U.R.S.S.

qui m'incita à quitter le Parti communiste

par **Aldo CUCCHI**

le député italien qui vient de lancer le Parti communiste indépendant

paraît en exclusivité dans

Paris-presse l'intransigeant

nouvelle formule qui est vraiment une formule nouvelle

Elle : Je suis effrayée ! Les prix augmentent chaque jour : il faut pourtant bien que je vous nourrisse...

Lui : Confectionne-nous des entremets... et n'oublie pas que la " caloric sucre " est une des moins chères.

vite du SUCRE et HOP ! nous sommes REMONTÉS !

H. HANNE 5.60

votre infusion { tilleul menthe verveine

instantanément

prête à boire !

castelver

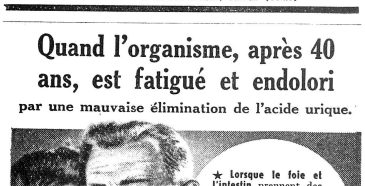
Chez votre pharmacien : boîte familiale pour 60 tasses ou sachet individuel

Distributeurs : FRANCE : S.R.D., 8, rue Saint-Marc, Paris (2e) SUISSE : CASTELVER, à VEYRIER

Agent général : Laboratoires Doupil-Savenor, 30, avenue du Président-Wilson, Cachan (Seine)

Quand l'organisme, après 40 ans, est fatigué et endolori

par une mauvaise élimination de l'acide urique.



★ Lorsque le foie et l'intestin prennent des habitudes de paresse, l'organisme est souvent envahi par un excès d'acide urique qui cause des douleurs dans les articulations ou les muscles.

Stimulez l'organisme et aidez-le à se désintoxiquer.

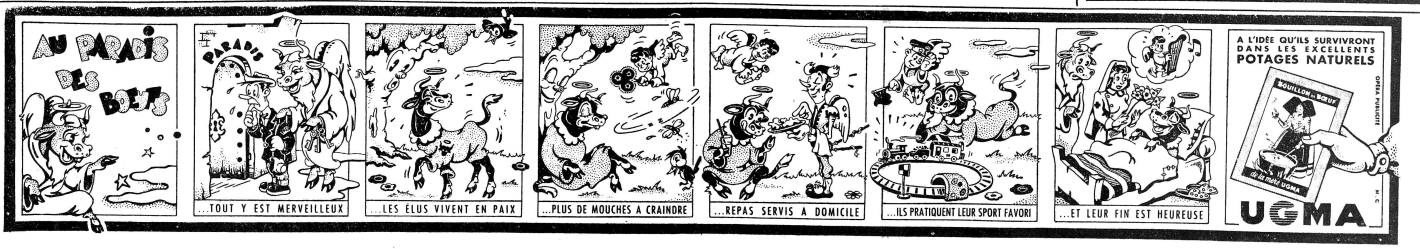
QUAND l'organisme prend des habitudes de paresse et n'ex-pulse plus complètement les déchets de la digestion, la constipation s'accompagne souvent, après 40 ans, de migraines et de névralgies dans les muscles ou les articulations. Maintenant, pour stimuler l'organisme paresseux, et pour lutter contre les rhumatismes, essayez la cure qui utilise les propriétés bien connues des Sels Kruschen. Chaque matin, dans un verre d'eau ou dans votre petit déjeuner, versez une pincée de Sels Kruschen. Agissant à la façon des sels minéraux contenus dans certaines eaux thermales justement réputées, les Sels Kruschen stimulent le fonctionnement du foie et de l'intestin. Ainsi se produit une meilleure élimination des déchets de la digestion et à la constipation succède la régularité. Les Sels Kruschen luttent également contre les douleurs dues à l'excès d'acide urique. L'organisme éprouve une sensation heureuse de soulagement et de bien-être. Prenez un flacon de Sels Kruschen chez votre pharmacien aujourd'hui.

★ *QUEL QUE SOIT VOTRE AGE, prenez la bonne habitude, à chacun des quatre changements de saisons, d'aider votre organisme à se délivrer et à se rafraîchir, en faisant pendant 21 jours une cure Kruschen. Commencez maintenant !* V. 22460

Avec un peu de patience et beaucoup de tubes ...

vous pourriez recoller ce bateau

et il pourrait aller sur l'eau

SOUDE-GRÈS

résiste à tout, même à l'eau bouillante